

## La Saint-Barthélemy

**L**a Saint-Barthélemy se trouve à la fin du mois d'août. Quand on était gamins on l'attendait avec l'impatience. Et dire ! *quand est-ce que ce sera la fête ?*

Et, ma foi, quand les travaux étaient finis, on savait ce qu'on avait à faire la semaine avant la fête. Il fallait nettoyer un peu partout de la cave au grenier mais surtout la *cave du lait*, la cave des pommes de terre... mais certainement pas la cave du vin, parce que le père disait qu'ouï il y avait le vin, il ne fallait pas mettre autre chose. Il disait qu'y mettre du lait faisait gâter le vin.

Alors on nettoyait, on nettoyait. Ma mère, parfois, me disait : *Tourne pas ça de travers, si vous y tournez de travers, je ne saurais pas où le prendre.*

Je lui disais :

- *Mais nous le savons.*
- *Mais je ne saurais pas où le trouver.*
- *Mais tu nous le diras, on t'expliquera.*

Et bien, quand on avait passé partout, il fallait laver les vitres. Nous étions assez contents. C'était bientôt la fête. Quand nous étions enfants, on montait à la fête. Il n'y avait que ce jour, on était contents, quoi. Arrivaient les derniers jours de la semaine ; il fallait nettoyer la cour, la balayer comme il faut, pas faire semblant.

Quand on en avait laissé, mon père me disait : *T'en as laissé là - Tourna fère !* (recommence). Il fallait enlever le *bourdji* (déchet de paille), balayer la grange, enlever les araignées dans l'étable, tout nettoyer, autant que possible, car si c'était pas fait comme il faut il fallait recommencer. Nous, on faisait ça avec courage, on était si contents que ce soit la fête le dimanche d'après.

Quand arrivaient le mercredi, le jeudi, on voyait que les gens qui montaient à pied à Saint-Bonnet. Ils portaient au boulanger ce qu'il faut pour faire la *ralisse*, la brioche qu'on appelait la *ralisse*. Il fallait apporter la marchandise le dimanche d'avant. Ils avaient vu la boulangère et ils lui avaient demandé combien il fallait d'oeufs et de beurre pour faire tant de livres de brioche. On voyait que les gens qui montaient au bourg et alors on disait :

- *Ils sont partis, maman, il y a Untel qui est monté, et Untel. Ils sont partis faire la ralisee...*
- *C'est bien obligé, pour la fête, on n'en mange pas si souvent...*
- *Tu nous achèteras des pruneaux pour manger avec par exemple ?*
- *Oui, j'achèterais des pruneaux, oui.*

Et puis les derniers jours, on bûchait, on bûchait, on était assez contents. On n'en dormait pas tellement on était contents. Et puis arrivait le dimanche. Ma mère allait à la première messe mais nous on allait à la grand-messe.

Les gens descendaient avec les torchons, la *ralisse* "pliée" (enveloppée) dans un torchon blanc qu'ils portaient sous le bras. On a fait faire la brioche alors on la mangera, bien contents. Tout le monde n'en mangeait pas tous les jours à cette époque.

Après la grand-messe il y avait seulement les chevaux de bois, quelque musique. Il n'y avait pas grand-chose. Certains avaient des *pines* (sorte de mirlitons, ou *quinarelles*), des *pines*, des *pines* et *pinaient* (soufflaient). D'autres se mettaient des cocardes. On disait : *c'est la fête*. Certains redescendaient tard du bourg car ils n'y retournaient pas l'après-midi. Nous, on était gamines, on n'allait pas recourir au bourg l'après-midi :

Thérèse Guillot, La Saint-Barthélemy, "Dans le temps... à Germagneux", *Village de Forez*, 1999

- *Maman, tu nous achèteras quelque chose pour nous amuser ?*

- *On verra ça.*

Et on achetait, pour les plus petits, une sorte de moulin à café qui jouait plusieurs musiques. On était bien contents, et le soir, la mère disait : *Vous avez fait la fête, vous êtes contents.* On avait mangé la brioche et les pruneaux, c'était suffisant. On mangeait aussi un bon lapin, un bon lapin ou un gros coq :

- *On tuera un gros coq si vous aimez mieux ? Du lapin on en mange plus souvent, j'aime mieux tuer un gros coq.*

Nous étions contents ; du coq, on n'en mangeait pas tous les jours non plus... On a bien mangé, on a passé un bon dimanche. *Mais il faut en laisser pour demain, c'est le lundi de la fête ; il faut bien encore faire la fête demain.*

Alors on fit bien encore la fête le lendemain. On monta au bourg, on fit notre tour et tout. Et puis le soir ma mère nous dit : *S'il y a le feu d'artifice, on montera au-dessus du village, on montera aux "Ecartalés" ; on regardera le feu d'artifice.* On aurait bien mieux aimé le voir de plus près mais on se contentait comme ça, quoi.

Le lendemain, pendant la nuit, on entendait du bruit - on laissait la fenêtre ouverte parce qu'il faisait encore chaud - les gens qui descendaient. On disait : *Qu'est-ce qu'ils courent ?* Ils revenaient de la fête. Nous, on n'y allait pas, on était trop petits.

Et le lundi on faisait encore la fête, les gens ne travaillaient pas, quoi. Ils invitaient les voisins. Certains invitaient des gens de plus loin. Il y en a qui venaient de Savigneux, de Champdieu. Le lundi après-midi, on dansait dans la grange, il y avait bien des *tan* (noeuds) parce que le plancher n'était pas ciré, mais enfin tout le monde s'amusait bien quand même. On passait la fête comme ça, bien heureux de notre semaine et de notre dimanche, jusqu'à l'année prochaine, mais, mon vieux, c'est loin tout ça ! On sortait pas tous les jours. Et voilà la fête à Saint-Bonnet-le-Courreau.

**Thérèse Guillot**